Gueux nous avait fait passer par *les Caresses*, pour nous donner enfin ce recueil quelque peu incohérent de *Blasphèmes*. La descente est sensible.

Exceptons, si vous voulez, le *Juif errant*, deux fragments de la *Mort des Dieux*, de *l'Apologie du Diable* et quelque'une des romances de la *Chanson du sang* et vous reconnaîtrez avec moi qu'on goûte pour le moins aussi peu de plaisir littéraire — toute question de fond mise à part — à ces blasphèmes à froid qu'à certains recueils de mauvais cantiques qu'on laisse entre les mains des simples d'esprit.

Est-ce bien là ce que cherchait l'auteur?..

ÉMAUX BRESSANS par GABRIEL VICAIRE, Paris, Charpentier, in-18.

Celui-là est plus consciencieux. La conscience, belle qualité pour un poète ! me direz-vous. D'accord, mais vous ne m'empêchez pas de prendre plaisir à ces *Émaux bressans* si bien nommés, fondus avec tant d'art et frais à l'œil, plus frais peut-être que ne le croit M. Gabriel Vicairé...

Combien je vous aime, ô voix argentines,
Cloches du pays, sœurs de mes vingt ans !
Ave Maria, laudes et matines,
Combien mon cœur bat quand je vous entends!

N'est-ce point exquis? Et il est plein de ces images poétiques ce charmant livre du Bressan.

Au petit jour, voici la Jeanne
Qui part avec sa mère grand,
Pour la foire de Saint-Laurent,
A califourchon sur son âne...

Quand tout à coup notre gaillarde
S'arrête ; elle se dit : « Bien sûr,
Là bas derrière ce gros mur,
C'est Jean-Louis qui me regarde. »

Et de rougir. — On voit trembler
Sous le fichu sa gorge pleine.
Amour, à la Saint-Jean prochaine,
Aura, je pense, à qui parler.

C'est bien paysan, bien français, tout cela. On reconnaît, à suivre M. G. Vicairé dans ses courses bressannes, que le pays qu'il décrit est le sien, et que c'est bien la Bresse plantureuse, fiévreuse aussi. Quant à dire que ses paysans, ses fillettes, ses cabaretiers, sont les paysans de Millet, ou ceux encore des félibres, — à qui faut toujours revenir pour le naturalisme sans grossièreté, — je ne le ferai point. Un très éminent critique, qui est un maître de notre temps, M. Maxime Gaucher l'a dit l'autre jour, avec un tact profond : Les paysans de M. G. V. ne sont pas ces paysans d'opéra-comique qu'on met en scène d'habitude, mais les paysans de Georges Sand. Et c'est là un passable éloge dans un temps où on invoque plus souvent la vérité qu'on ne la rencontre. Lisez seulement et relisez, pour vous bien pénétrer du charme, les quinze ou vingt pièces qui terminent ce